TRÉSOR LITTÉRAIRE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

TABLE

DES NOMS D'AUTEURS PAR ORDRE DE CITATIONS.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

---

1. Abauzit.
2. Le chancelier d'Aguesseau.
3. D'Alembert.
4. Le marquis d'Argenson.
5. Bailly.
6. L'abbé Barthélemy.
7. Beaumarchais.
8. Bernardin de Saint-Pierre.
9. Bichat.
10. Charles Bonnet.
11. Le P. Bridaine.
12. Le président de Brosses.
13. Buffon.
14. Cabanis.
15. Champfort.
16. André Chénier.
17. Lord Chesterfield.
18. Mme de Choiseul.
19. Condillac.
20. Camille Desmoulins.
21. Diderot.
22. Ducis.
23. Duclos.
24. Mme Du Deffand.
25. Mme d'Épinay.
26. Euler.
27. Florian.
28. Fontenelle.
29. Francklin.
30. Frédéric le Grand.
31. L'abbé Galiani
32. Garat.
33. Mme Geoffrin.
34. Grétry.
35. Grimm.
36. Le P. Guénard.
37. Helvétius.
38. Le président Hénault.
39. Le général Hoche.
40. François Huber.
41. Lafayette.
42. La Harpe.
43. Mme de Lambert.
44. De Lamothe (Houdart).
45. De Laplace.
46. Lavoisier.
47. Lesage.
48. Le Vaillant.
49. Le prince de Ligne.
50. Linguet.
51. L'abbé Mably.
52. De Mairan (Dortous).
53. De Malesherbes (Lamoignon).
54. Marivaux.
55. Marmontel.
56. Massillon.
57. Maupertuis.
58. Le cardinal Maury.
59. Le marquis de Mirabeau.
60. Mirabeau.
61. Montesquieu.
62. De Necker.
63. Mme de Necker.
64. Pinel.
65. Portalis.
66. L'abbé Prévost.
67. Ramond.
68. Réaumur.
69. Mme Riccoboni.
70. Rivarol.
71. Mme Rolland.
72. Rollin.
73. Roucher.
74. J. J. Rousseau.

75. Rulhière.
76. Saint-Lambert.
77. Saint-Martin.
78. L'abbé de Saint-Pierre.
79. Saint-Simon.
80. De Saussure.
81. Sédaine.
82. Senac de Meilhan.
83. Servan.
84. Mme de Staël.
85. Suard.
86. Thomas.
87. Turgot.
88. Vauvenargues.
89. Vergniaud.
90. Vicq-d'Azir.
91. Volney.
92. Voltaire.

ABAUZIT.

L'OPINION.

Dès que l'opinion est reconnue une fois, elle devient de toutes les autorités la plus grande et la plus forte. Après cela, il ne faut plus se mettre en peine du reste. Malgré de si faibles commencements, croyez que tout ira bien. Figurez-vous un brin de neige que la moindre agitation d'air détache du haut d'une montagne; le peloton se forme, et, à force de rouler, la masse devient si énorme, qu'elle entraîne tout ce qu'elle rencontre. Telle est la force du courant de l'opinion. Qu'elle se maintienne et roule quelque temps, elle aura bientôt tout le monde à sa suite. « J'ai vu, disait quelqu'un, la naissance de plusieurs bruits de mon temps; et bien qu'ils s'étouffassent en naissant, nous ne laissions pas de prévoir le train qu'ils eussent pris, s'ils avaient vécu leur âge. « Car il n'est que de trouver le bout du fil, on dévide tant qu'on veut; il y a plus loin de rien au plus petit atome, qu'il n'y a de cet atome à la plus grande chose du monde. L'opinion particulière fait souvent l'opinion publique, et l'opinion publique fait à son tour l'opinion particulière. Ainsi va tout ce grand bâtiment, s'étoffant et se formant de main en main, de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier plus convaincu que le premier. Qu'un certain docteur, Justin, par exemple, ait dit une chose, sans y avoir pensé, elle n'en vaut pas moins pour cela, et il ne faut pas désespérer qu'elle fasse fortune. A force de jeter le dé, elle rencontre le point favorable, gagne la multitude et s'empare de la créance publique, témoin la statue de Simon le Magicien. Cette créance publique, élevée sur celle d'un particulier, devient ensuite elle-même pour le particulier un nou-

veau degré de crédibilité, et le fait en est mieux cru qu'auparavant. Voilà le cercle des opinions humaines, non-seulement des fausses, mais encore des véritables. D'où vient cela ? C'est que la vérité, quelque immuable qu'elle soit, ne peut devenir opinion, qu'elle ne passe par les mains des hommes, et tout ce qui passe par ce canal est sujet à de telles révolutions.

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.

LE PARFAIT MAGISTRAT.

Heureux le magistrat qui, successeur de la dignité de ses pères, l'est encore plus de leur sagesse, qui, fidèle comme eux à tous ses devoirs et attaché inviolablement à son état, est content de ce qu'il est, et ne désire que ce qui est possible !

Persuadé que l'état le plus heureux pour lui est celui dans lequel il se trouve, il met toute sa gloire à demeurer ferme et inébranlable dans le poste que la République lui a confié : content de lui obéir, c'est pour elle qu'il combat et non pas pour lui-même. C'est à elle à choisir la place dans laquelle elle veut recevoir ses services ; il saura toujours la remplir dignement.

Convaincu qu'il n'en est point qui ne soit glorieuse dès le moment qu'elle a pour objet le salut de la patrie, il respecte son état et le rend respectable. Prêtre de la justice, il honore son ministère autant qu'il en est honoré. Il semble que sa dignité croisse avec lui, et qu'il n'y ait point de places qui soient assez grandes, aussitôt qu'il les occupe ; il les transmet à ses successeurs, plus illustres et plus éclatantes qu'il ne les a reçues de ceux qui l'ont précédé. Son exemple apprend aux hommes qu'on accuse souvent la dignité, lorsqu'on ne devrait accuser que la personne, et que, dans quelque place que se trouve l'homme de bien, la vertu ne souffrira jamais qu'il y soit sans éclat. Si les paroles sont impuissantes, ses actions sont efficaces ; et si le ciel refuse aux unes et aux autres le succès qu'il en pouvait attendre, il donnera toujours au genre humain le rare, l'utile, le grand exemple d'un homme content de son état. Le mouvement général qui le pousse de toutes

parts ne sert qu'à l'affermir dans le repos, et à le rendre plus immobile dans le centre du tourbillon qui l'environne.

Toujours digne d'une fonction plus éclatante, par la manière dont il remplit la sienne, il la mérite encore plus par la crainte qu'il a d'y parvenir. Il n'a point d'autre protecteur que le public. La voix du peuple le présente au prince ; souvent la faveur ne le choisit pas, mais la vertu le nomme toujours.

Bien loin de se plaindre alors de l'injustice qu'on lui a faite, il se contente de souhaiter que la République trouve un plus grand nombre de sujets plus capables que lui de la servir utilement : et dans le temps que ceux qui lui ont été préférés rougissent des faveurs de la fortune, il applaudit le premier à leur élévation, et il est le seul qui ne se croie pas digne d'une place que ses envieux mêmes lui destinaient en secret.

Aussi simple que la vérité, aussi sage que la loi, aussi désintéressé que la justice, la crainte d'une fausse honte n'a pas plus de pouvoir sur lui que le désir d'une fausse gloire : il sait qu'il n'a pas été revêtu du sacré caractère de magistrat pour plaire aux hommes, mais pour les servir, et souvent malgré eux-mêmes ; que le zèle gratuit d'un bon citoyen doit aller jusqu'à négliger pour sa patrie le soin de sa propre réputation ; et qu'après avoir tout sacrifié à sa gloire, il doit être prêt à sacrifier, s'il le faut, sa gloire même à la justice. Incapable de vouloir s'élever aux dépens de ses confrères, il n'oublie jamais que tous les magistrats ne doivent se considérer que comme autant de rayons différents, toujours faibles, quelque lumineux qu'ils soient par eux-mêmes, lorsqu'ils se séparent les uns des autres, mais toujours éclatans, quelque faibles qu'ils soient séparément, lorsque réunis ensemble ils forment par leur concours ce grand corps de lumière qui réjouit la justice, qui fait trembler l'iniquité, qui attire le respect et la vénération des peuples.

Les autres ne vivent que pour leurs plaisirs, pour leur fortune, pour eux-mêmes : le parfait magistrat ne vit que pour la République. Exempt des inquiétudes que donne au commun des hommes le soin de leur fortune particulière, tout est en lui consacré à la fortune publique : ses jours, parfaitement semblables les uns aux autres, ramènent tous les ans les mêmes occupations avec

les mêmes vertus ; et, par une heureuse uniformité, il semble que toute sa vie ne soit que comme un seul et même moment dans lequel il se possède tout entier, pour se sacrifier tout entier à sa patrie. On cherche l'homme en lui, et l'on n'y trouve que le magistrat ; sa dignité le suit partout, parce que l'amour de son état ne l'abandonne jamais ; et toujours le même, en public, en particulier, il exerce une perpétuelle magistrature, plus aimable, mais non pas moins puissante, quand elle est désarmée de cet appareil extérieur qui la rend formidable.

Enfin, si dans un âge avancé la patrie lui permet de jouir d'un repos que son travail a si justement mérité, c'est l'amour même de son état qui lui inspire le dessein de le quitter : tous les jours il sent croître son ardeur, mais tous les jours il sent diminuer ses forces ; il craint de survivre à lui-même, et de faire dire aux autres hommes qu'il a trop vécu pour la justice. Sa retraite n'est pas une fuite, mais un triomphe ; il sort du combat couronné des mains de la victoire : et toutes les passions qui ont vainement essayé d'attaquer en lui l'amour de son état, vaincues et désarmées, suivent, comme autant de captives, le char du victorieux. Tous ceux qui ont goûté les fruits précieux de la justice, lui donnent, par leurs regrets, la plus douce et la plus sensible de toutes les louanges ; les vœux des gens de bien l'accompagnent, et la justice, qui triomphe avec lui, le remet entre les bras de la paix, dans le tranquille séjour d'une innocente solitude ; et soit qu'avec ces mêmes mains, qui ont tenu si longtemps la balance de la justice, il cultive en repos l'héritage de ses pères ; soit qu'appliqué à former des successeurs de ses vertus, il cherche à revivre dans ses enfans, il travaille aussi utilement pour le public que lorsqu'il exerçait les plus importantes fonctions de la magistrature ; soit qu'enfin, occupé de l'attente d'une mort qu'il voit sans frayeur approcher tous les jours, il ne pense plus qu'à rendre à la nature un esprit meilleur qu'il ne l'avait reçu d'elle ; plus grand encore dans l'obscurité de sa retraite que dans l'éclat des plus hautes dignités, il finit ses jours aussi tranquillement qu'il les a commencés. On ne l'entend point, comme tant de héros, se plaindre en mourant de l'ingratitude des hommes et du caprice de la fortune. Si le ciel lui permettait de vivre une seconde fois, il vivrait comme il a vécu ; et il rend grâces à la

Providence, bien moins de l'avoir conduit glorieusement dans la carrière des honneurs, que de lui avoir fait le plus grand et le plus estimable de tous les présens en lui inspirant l'amour de son état.

D'ALEMBERT.

LE THÉATRE DE MARIVAUX.

Si l'action d'une pièce consiste au moins en partie dans la marche et le progrès des scènes, on peut dire que celles de Marivaux n'en sont pas tout à fait dépourvues.

Il sentoit pourtant, ou plutôt il avouoit cet air de famille qu'on reprochoit à ses pièces, et il s'en est justifié comme il a pu, mais une seule fois et dans une courte préface ; car il avoit trop d'esprit pour multiplier, à l'exemple de tant d'auteurs, ces petits plaidoyers de la vanité, si peu propres à les faire absoudre ; il étoit encore plus éloigné de la prétention si commune aux écrivains dramatiques, de faire, à la tête de leurs pièces, une poétique accommodée à leurs minces productions, et d'ériger en modèles de bon goût les insultes qu'ils ont faites au bon sens.

Le style peu naturel et affecté de ces comédies a essuyé plus de critiques encore que le fond des pièces même, et avec d'autant plus de justice, que ce singulier jargon, tout à la fois précieux et familier, recherché et monotone, est, sans exception, celui de tous ses personnages, de quelque état qu'ils puissent être, depuis le marquis jusqu'aux paysans, et depuis les maîtres jusqu'aux valets. Mais l'auteur soutient encore que le public s'est mépris à ce sujet.

« On croit, dit-il, voir partout le même genre de style dans mes comédies, parce que le dialogue y est partout l'expression simple des mouvements du cœur ; la vérité de cette expression fait croire que je n'ai qu'un même ton et qu'une même langue ; mais ce n'est pas moi que j'ai voulu copier ; c'est la nature, et c'est peut-être parce que ce ton est naturel, qu'il a paru singulier. »

Ce passage, plus singulier peut-être encore que le style de l'au-

teur, est un exemple frappant de l'illusion qu'un homme d'esprit a l'adresse ou le malheur de se faire à lui-même sur ses défauts les plus sensibles ; il est vrai que cette illusion avait moins en lui pour principe un amour-propre qui s'aveugle que l'erreur où il était de très-bonne foi sur la manière d'être qui lui était propre ; il croyait être naturel dans ses comédies, parce que le style qu'il prête à ses acteurs est celui qu'il avait lui-même, sans efforts comme sans relâche, dans la conversation. S'il ne pouvait se résoudre à dire simplement les choses même les plus communes, du moins la facilité avec laquelle il parlait de la sorte, semblait demander grâce pour ses écrits, parce qu'on pouvait croire, à sa brillante et abondante volubilité, qu'il parlait, en quelque sorte, sa langue maternelle, et qu'il lui aurait été impossible de s'exprimer autrement, quand il l'aurait voulu. On croit entendre dans ses pièces des étrangers de beaucoup d'esprit, qui, obligés de converser dans une langue qu'ils ne savent qu'imparfaitement, se sont fait de cette langue et de la leur un idiome particulier, semblable à un métal imparfait, mais faussement éclatant, qui aurait été formé par hasard de la réunion de plusieurs autres.

LE MARQUIS D'ARGENSON.

LA BATAILLE DE FONTENOY.

(Lettre à Voltaire.)

Monsieur l'historien, vous aurez dû apprendre dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous félicitez tant. Un page partit du champ de bataille le mardi à deux heures et demie pour porter les lettres ; j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq heures du soir à Versailles. Ce fut un beau spectacle que de voir le roi et le dauphin écrire sur un tambour, entourés de vainqueurs et de vaincus, morts, mourants, et prisonniers. Voici les anecdotes que j'ai remarquées.

J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche tout près du champ de bataille ; j'arrivai de Paris au quartier de Chin. J'appris que le roi était à la promenade ; je demandai un cheval, je joignis Sa Majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp des ennemis ; j'appris pour la première fois de Sa Majesté de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce qu'on croyait). Jamais je n'ai vu d'homme si gai de cette aventure qu'était le maître. Nous discutâmes justement ce point historique que vous traitez en quatre lignes, quels de nos rois avaient gagné les dernières batailles royales. Je vous assure que le courage ne faisait point tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là on alla coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit de bal plus gaie, jamais tant de bons mots. On dormit tout le temps qui ne fut pas coupé par des courriers et des aides de camp. Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de couplets, et qui est fort drôle. Pour le dauphin, il était à la bataille comme à une chasse de lièvre, et disait presque : « Quoi ! n'est-ce que cela ? » Un